

Abbaye des vigneronns : livret de 1795

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 31

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LETTRE D'UNE FIDÈLE ABONNÉE

M..., 27 juillet 1925.

Monsieur le Rédacteur,

Ah! les hommes — le sexe fort — n'ont point tant sujet de faire les fiers. Ils nous accusent à tout propos, nous autres femmes — le sexe faible — d'être des babillardes.

Soit, certaines de mes sœurs ont, comme on dit, le fil de la langue bien coupé. Ce qu'elles peuvent causer — causer souvent pour ne rien dire — est extraordinaire.

J'en ai vu qui avaient les deux bras pesamment chargés de paniers de marché, babiller, babiller sans repos. Elles ne pouvaient réciproquement attendre que l'une ait fini de parler pour prendre la parole, et je crois bien que chacune traitait un sujet différent de celui de son interlocutrice. Un moment, pourtant, elles posèrent leurs paniers à terre pour pouvoir mieux gesticuler. Et les passants, naturellement, de devoir laisser la place à ces dames et de descendre sur la chaussée. Vingt fois, je crus qu'elles allaient se séparer, mais vain espoir, ça recommençait de plus belle. « Ma chère » par ci, « Ma chère » par là. Et il fallait voir la mimique, exprimant tour à tour l'admiration, la pitié, le dégoût, l'indignation, et que sais-je.

Je gage que dans ces tentatives de départ, de faux-départ serait plus juste, elles se disaient : « Hé, mon té! déjà midi moins le quart? Et mon dîner qui n'est pas sur le feu! » C'est jour de marché.

Vous voyez, Monsieur le Rédacteur, que je n'épargne pas mes sœurs et que je sais reconnaître leurs défauts, petits ou grands. Toutefois, il faut aussi reconnaître la justesse de la parole du fabuliste, dans la fable de « La femme et le secret », où après avoir spirituellement et malicieusement plaisanté ces dames sur la difficulté qu'a le beau sexe à « tenir sa langue au chaud » et à garder un secret, il termine, disant : « Mais je connais, à ce sujet, bon nombre d'hommes qui sont femmes! »

Ah! certes, oui. J'en eus la preuve l'autre jour. Deux messieurs sont restés à causer, sur le trottoir, plus de trois quarts d'heure. Je les voyais de ma fenêtre. Que pouvaient-ils bien se raconter, si longuement? Je me le demande. Et, pour leur laisser aussi la place, les autres passants étaient obligés de descendre sur la chaussée.

Oh! croyez bien, Monsieur le Rédacteur, que ce ne sont pas de mauvais sentiments qui m'ont dicté ces lignes. Je tenais seulement à faire constater le fait, afin de montrer que le babillage est un défaut dont la femme n'a pas le monopole.

Et, maintenant, sans rancune, j'espère, et croyez aux bons vœux que je forme pour la prospérité de notre cher *Conteur*.

Votre fidèle abonnée,

Suzanne P.

Les bons domestiques. — La scène se passe au bureau de placement. Une dame pose des questions à une cuisinière sans place.

- Où avez-vous servi en dernier lieu?
- Chez un aveugle.
- Pourquoi l'avez-vous quitté?
- Parce qu'il était trop regardant.



LOU LAR È L'ESSI

(Patois du Chenit)

*Aou Campou¹, tot sommeliè;
L'èhlliouz' a pain' on ôu,
E la bruchon dè bôu
Su lou l'haut dè Tsômeliè².
Portan tsèrtsè fortèna
On certain Djan Croyè;
L'aïbèrquiè avouè tsèrè
Quiri daou bôu dè lena.
Po grimpâ la tsèraïre,
Que no min' à Molè³,
Fô dzèrè, bré dè fè,
E daou sohliou à revaïndrè.
Aou pe raï de la pain'ta,
L'èssi daou grô tsèrè,
Que sin coum' a segrè,
Ne peu qu'iaïje' sa pliaïnta :
« No sèrè praï, te vèrè vaï;
L'è ma fai vaï, Crôuyou vodäi! »
Daousamè la resèttà,
D'ouna man manaiya,
Que jamé ne traïnblia,
A dègueliè fuvèttà.
Lou larè dza sè hliainè
Po tsèrdjè son sètson,
Quan daou naï dè bosson,
On foratâi dèguainè.
Djan reprè lè tsevellè
E trassè coum' on fôu
Avò lè rebedou.
Lè ruvè anseursèlayè
Fan dè sò èpouarè;
Dè l'èssi, to lou tè,
S'ôuyon fouè lè pyôulayè:
« Lou savè bin, lou desè bin;
Vyèlou côuquin, sè tè vin bin! »...
L'èssi, l'è là conchaine,
Que no tsequièntè tui;
Benâraou qu' a pachaince
D'ècaoutà sè z'avi.*

LE LARRON ET L'ESSIEU

Au Campe tout sommeille;
L'écluse à peine on entend,
Et le bruit sourd du vent
Sur le haut des Chaumilles.
Pourtant cherche fortune
Un certain Jean Croyet;
Il s'embarque avec charret
Chercher du bois de lune.
Pour grimper la charrière
Qui nous mène aux Mollards,
Il faut jarret, bras de fer,
Et du souffle à revendre.

¹ Le Campe, hameau du Brassus.

² Les Charmilles, contrefort du Mont-Tendre.

³ Les Molards, mayens du Campe.

Au plus raide de la pente,
L'essieu du gros charret,
Qui suit comme à regret,
Ne peut taire sa plainte:
« Nous serons pris, tu verras voir;
C'est ma foi bien vrai, maudit sorcier! »

Doucement la « sciette »,
D'une main maniée
Qui jamais ne trembla
À abattu petit sapin.
Le larron déjà se baisse
Pour charger son « séchon »
Quand, du « noir » des buissons,
Un forestier sort vite.
Jean reprend les chevilles
Et court comme un fou
En bas les « raidillons ».
Les roues ensorcelées
Font des sauts effrayants;
De l'essieu, tout le temps,
L'on entend fort les pialements:

« Je le savais bien, je le disais bien;
Vieux coquin, ça te vient bien! »

L'essieu, c'est la conscience
Qui nous chicane tous.
Bienheureux qui a patience
D'écouter ses avis.

N. B. — La fable ci-dessus date d'un siècle ou moins. Convient-il d'y voir une variante comière d'un thème de peuples divers, ou une adaptation de *La Conscience* de Stop?

ABBAYE DES VIGNERONS

LIVRET DE 1795.

Nous reproduisons de la *Terre Vaudoise*, qui eut la bonne fortune de se le procurer, l'intéressant document que voici :

Discours prononcé par l'Abbé
au Couronnement des Vignerons.



L n'est point en Europe de fête périodique plus intéressante que celle que nous allons célébrer. Il n'est point d'époque plus heureuse pour cette célébration que celle qui nous rassemble aujourd'hui : c'est celle de la paix qui vient de se conclure entre la République française et la Maison d'Autriche. — C'est surtout celle de la paix dont nous avons joui jusqu'à présent par la prudence, et la tendre sollicitude de notre Gracieux Souverain. Car pendant que nos voisins voyaient leurs vignes arrachées, leurs champs couverts de sang et de carnage, leurs maisons pillées et brûlées, nous mangions tranquillement notre pain à l'ombre de nos arbres couverts de fleurs et de fruits, nous vendangions et pressions nos raisins en paix. — Nos maisons, nos villes, nos campagnes rétentissaient de chants de joie et d'allégresse. Oh! que nous serions heureux, si nous sentions toute l'étendue de notre bonheur!

La Fête que nous allons célébrer avec toute la pompe et la décence qui lui convient. Cette Fête embellie par la présence de nos voisins qui viennent en foule participer à notre bonheur, par celle de notre cher et très-honoré Seigneur Bailiff, a pour but principal d'encourager l'agriculture, en couronnant publiquement les honnêtes cultivateurs, qui par leur bonne conduite et leurs travaux assidus, ont fait rapporter à leurs fonds tout ce qu'ils pouvaient produire, et ont par là

A. P.

le mieux mérité de cette Société pendant le cours des dernières années. — A cet honneur public et auquel toute belle âme doit être sensible, nous y ajouterons pour la première fois et comme une double récompense une prime fondée en leur faveur à la précédente Parade par la générosité des Seigneurs étrangers, et des personnes de cette ville. — S'ils daignent nous honorer encore de leur présence — Ils verront avec plaisir le bon emploi que nous faisons des fonds dont ils ont gratifié cette Société et qu'une sage économie rendra plus utile encore, en les répandant dans la suite sur un plus grand nombre d'individus. — Les noms de ces bienfaiteurs sont inscrits pour toujours dans les Registres de notre Société, et leurs bienfaits sont gravés dans nos cœurs en caractères ineffaçables.

Ceux qui ont mérité les deux premiers prix, sont :

Abr. : Descloux, et J. D. Blanchoud.

Le troisième est J. P. Cardinaux.

Le quatrième Noé Forney.

Deux accessits Ferd. Pillod et Pierre-Etien Vodoz.

Réponse des Vignerons couronnés.

Répondre à tant d'honneurs, ne nous est pas possible, nos cœurs sont trop émus, nous ne pouvons parler ; ce n'est qu'en redoublant de zèle, de soin, d'activité, que nous pourrions prouver notre reconnaissance à la Société.

Hymne sur l'Agriculture

Chantée au couronnement des Vignerons.

O ! Toi divine et riche Agriculture
Nous te devons les trésors des humains :
De tes travaux tu pâres la nature,
Et l'abondance est versée par tes mains.

Chœur :

Respectable industrie,
Laboureur vigilant
Nous vous devons la vie,
Au sortir du néant.

Tu fais fleurir l'art le plus nécessaire :
Mortel heureux, honnête Agriculteur :
Les biens, les rangs ne peuvent satisfaire
C'est sous ton toit qu'on a la paix du cœur.

Chœur :

Respectable industrie,
Laboureur vigilant
Nous vous devons la vie,
Au sortir du néant.

Couplets pour la Noce du Village.

Dans les tristes années
Où l'Europe étoit en feu,
Nos paisibles contrées
Ont joui d'un sort heureux ;
Puisqu'on voit la paix renâître,
Avec grand empressement
Nous renouvelons la fête, (bis en chœur.)
La fête des bonnes-gens.

Si la simple nature
Surabonde en productions
L'art de l'agriculture
Les transforme en riches dons :
Les cultivateurs honnêtes
Sont donc très-intéressants :
Venez célébrer leur fête,
La fête des bonnes-gens. (bis.)

Des prés, des champs, des vignes
Tous les différents travaux,
Assurément sont dignes
De figurer aux tableaux,
Qu'à nos yeux on fait paroître,
Environ tous les six ans,
Pour honorer cette fête,
La fête des bonnes-gens. (bis.)

Lorsqu'après les vendanges,
Les produits de nos côtes,
Dans nos caves et granges
Récompensent nos travaux :
Envers le premier des Etres
Nous sommes reconnaissants :
Puis nous exaltons la fête,
La fête des bonnes-gens. (bis.)

Quand parvenus à l'âge,
Qu'on voit nos cheveux blanchir,
De l'hiver c'est l'image :
Nos sens vont se refroidir,
Aimant à nous voir renâître,
Nous marions nos enfants,
Pour perpétuer la fête,
La fête des bonnes-gens. (bis.)

De la mythologie
Vous découvrez les secrets :
C'est une allégorie
De tous les nombreux bienfaits,
Que la nature fait nâître
Du travail de ses enfants,
Dont nous célébrons la fête,
La fête des bonnes-gens. (bis.)

Couplets pour la Noce Villageoise.

Le Seigneur du Village.

Air : Rendez-moi mon écuelle de bois.

Je suis un restant de Baron,
Du temps de Charlemagne,
Je conserve ce rejeton,
Buvant force Champagne :
Mes Titres sont en Parchemin,
Font grand bruit dans le monde,
Servant de pâaux au tambourin :
Nous font danser la ronde.

Un Vieillard.

Air : Du haut en bas.

Sans vanité,
Dans mon jeune âge, j'ai su plaire
Sans vanité,
Aujourd'hui l'amour m'a quitté :
Bacchus a pris part à ma peine,
Et quelques fois me le ramène
Sans vanité.

Le Bailli.

Dans les Contrats,
Je n'écris qu'en gros caractères :
Dans les Contrats,
Je fais des traits à tour de bras :
Usage, loi, mœurs et coutume,
Sortent à gros bouillons de ma plume,
Dans les Contrats.

Ronde des jeunes gens à la Noce du Village.

Célébrons en rond, ce grand mariage :
Car il est pour nous un heureux présage
Qu'un jour les imiterons,
De près, nous embrasserons (You)
Chacun notre mie, o gué
Chacun notre mie.

Dans le mois de Juin, effeuillant la vigne
Notre grand cousin, remarqua Claudine :
Puis en cueillant le raisin,
L'amour a fait son chemin (You)
Pendant la vendange, o gué
Pendant la vendange.

De nos bons ayeux, nous suivrons l'usage
Du Père Noé, soignerons l'ouvrage :
En plantant, en fossoyant,
Déchargeant et aserbant (You)
Avec nos claudines, o gué
Avec nos claudines.

Allons à présent avec nos Climènes
Jouer au cellier du fruit de nos peines ;
Mettre en perce nos tonneaux
Goûter tous nos vins nouveaux, (You)
Et danser nos belles, o gué
Et danser nos belles.

LE CADEAU



R donc, l'autre soir, comme je me délectais à relire le chapitre VII de Gargantua où il est raconté « Comment Gargantua nasquit en façon étrange », mon jeune ami Jacques frappa à ma porte, entra, me salua, s'installa dans un fauteuil et, ayant pris une cigarette dans l'étui ouvert sur ma table, me parla en ces termes : « Gerlande, vous qui avez beaucoup aimé, en votre lointaine jeunesse, donnez-moi un « tuyau ». J'ai fermé Rabelais. Je suis amoureux, me dit Jacques, et je voudrais faire à ma mie un

cadeau qui lui plaise, que lui donner, Gerlande ? Avec sérieux, j'ai proposé : « Quelque beau livre bien écrit lui fera sûrement très plaisir. » Mais Jacques m'a répondu : « Mon amie n'est ni féministe, ni bas bleu, elle est femme, tout simplement. »

J'ai souri, et, me souvenant, j'ai parlé : « Allez, dans ce cas, dans un magasin de choses inutiles, demandez ce qui est le plus à la mode, ce qui demain ne se portera plus et offrez-le à votre belle. Mais avez du goût, Jacques, choisissez bien et, surtout, pas quelque chose de pratique. »

Mon jeune ami s'en est allé.

J'ai rencontré le couple, hier, près du Rocher. Elle avait un de ces fichus aux couleurs vives autour du cou. Elle était radieuse et cela la faisait plus ravissante encore. Quand j'ai passé près d'eux, elle m'a dit, joyeuse, tout en rejetant sur son épaule, d'un geste gracieux, la légère écharpe : « C'est lui qui me l'a donnée, n'est-ce pas qu'il a du goût, pour un homme ? ! » Et avec une adorable candeur, elle a ajouté : « Et puis, vous savez, c'est juste le moment pour porter ça, dans deux mois la mode aura changé ! »

Allons, tout va bien, la vie est belle. Eve est toujours la même et ce n'est pas encore aujourd'hui qu'elle s'abaissera au point de devenir notre égale.

Loin, déjà, sur la route blanche, le fichu bigarré claquait au vent, sous le soleil de juin.

Gerlande.

ENCORE LE PÈRE GRISE

Lausanne, le 28 juillet 1925.

Monsieur le Rédacteur du *Conteur Vaudois*,

Les renseignements que vous a adressé M. S. Gander sur la vie et la personnalité du *Père Grise* et du *Grand Bredi*, que tout petit, nous avons nous-même vaguement connus, nous paraissent d'une authenticité indiscutable.

A cette même époque, ou à peu près, la petite cité grandsonnoise a eu le privilège d'abriter dans ses murs un certain nombre d'autres figures originales ou célèbres ; célébrité acquise par le seul canal des cigarières, dans leurs propos d'atelier, entre sauce et roule.

Vous pouvez juger si nous autres gamins, nous en faisons notre profit, pour tourner en dérision ces braves types, qui n'auraient pas fait de mal à une mouche. La jeunesse, on le sait, fut et sera toujours sans pitié.

Il y avait d'abord *L'Hespifère*, propriétaire d'un énorme bouc à barbiche blanche, dont il transmettait l'odeur pénétrante jusqu'aux derniers confins de la commune.

Puis, *Fifiolo*, le pharmacien, avec un nez d'une telle longueur qu'il pouvait l'introduire jusque dans les plus bas fonds de n'importe quel récipient.

Bon Ouvrage, agriculteur finaud, qui se complaisait à répondre par l'expression *Bon ouvrage* à n'importe quelle question qu'il vous posait, sur votre genre d'occupation. Vous menez du fumier ? disait-il. *Bon ouvrage*. — Vous allez au mécanisme ? *Bon ouvrage*. — Vous allez provisionner ? *Bon ouvrage*. — Vous allez à la pinte ? *Bon ouvrage*, etc. Nous ne l'avons jamais entendu dire par exemple : Vous allez à l'Eglise ? *Bon ouvrage*. Autre originalité : ce particulier possédait, disait-on, 365 chemises ; une pour chaque jour de l'année. Vieux garçon, il détestait de trop fréquentes lessives.

Rodo. (un simple d'esprit) le fou de la commune, pourrait-on dire. Les grands comme les petits lui en ont tant fait, qu'il est mort misérablement.

Botte, le cordonnier : Voyageait spécialement pour le bon lundi, en faisant : *Rid-botte*.

La Jeannette, boulanger ; sourd comme un pot, ce qui ne l'empêchait pas de vous dire à chaque instant : ne criez pas tant, on n'est pas sourd, que diable !

Chiquet, tailleur. Arrivé depuis 35 ans dans la Commune, n'a jamais pu apprendre le français, et jusqu'à sa mort a prétendu qu'une aiguille était une *quille*, et que sa moitié était son